

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 182

Artikel: L'Art de vivre
Autor: D'Anjou, Renée
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285440>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

grande partie des granges en était remplie. Les officiers, les sous officiers et les musiciens étaient logés aussi chez les bourgeois. Presque tous les bourgeois en avaient, les uns plus que les autres. (*)

Voilà les Français établis dans notre pays. Delémont est leur quartier général. Le général a pris son logement ici à la cour du Prince et tous les commissaires des guerres, des vivres et des canoniers qui logent dans les chambres des domestiques et les canons sont dans la cour. Les grenadiers sont logés à la maison de ville.

Le jour du départ des Autrichiens. Son Altesse s'est retirée de Porrentruy. Les dit Autrichiens l'ont accompagné jusqu'au chemin dit du Repais, près des Rangiers. C'est là que le Prince les a quittés en prenant la route de Bienne où il fait actuellement sa résidence avec les Messieurs de sa Cour. Qui sait quand il reviendra ? Lorsque tous ces Messieurs s'en allaient, les domestiques de M. de Schnorpf, grand chanoine à Arlesheim, vieillard de près de quatre vingts ans, lui dirent le soir, s'il ne voulaient pas aussi faire comme les autres, ce qu'il pensait de ce qu'il ne faisait pas emballer ses effets ? La réponse fut qu'il voulait se coucher. Le lendemain matin, on recommence à lui faire les mêmes propositions. Il dit alors : « Je veux aller... dire ma messe ». Après la messe on recommence encore... Il dit « apportez-moi mon... chocolat ». Le chocolat pris, on attendait s'il n'ordonnerait rien pour son départ. Quoiqu'on le pressât toujours, il dit très tranquillement ce qu'il voulait pour son dîner. Après son dîner on recommença encore. Pour lors il dit très tranquillement. « Je ne veux pas qu'on sauve de ma maison la moindre des choses. Si Dieu veut que nous soyons pillés, nous pourrions l'être partout ailleurs. Je suis résigné à sa volonté. Arrivera que pourra. Je ne sortirai pas de ma maison. J'attendrai tout événement. Dieu nous préservera ici comme ailleurs ».

Sans les Français qui sont ici, il y en a encore bien d'autres troupes dans le pays. Il y a un bataillon de volontaires nationaux et un de chasseurs à cheval et à pied ; ceux-là sont cantonnés à Laufon, Aesch, Reinach et les environs, à St-Ursanne, aux Rangiers, à la Vacherie de Claude-Chapuis. Aux premiers jours il y avait à Delémont seulement passé huit cent hommes. Nous avons du bonheur de ce qu'on n'a pas laissé en ville des volontaires ou na-

(*) Le nombre des troupes était de 1,848 hommes non compris les officiers. On en logea 50 au couvent, des Ursulines, 100 aux Capucins, 50 à Mont-Croix, 50 à l'Hôtel-de-ville.

flot, la pauvreté, la maladie, l'infirmité, toute la douleur humaine. Un chapelet passé au bras, un cierge à la main pour le faire brûler devant la vierge, elle approchait du but.

Elle savait bien que les tout petits, quand ils joignent les mains, et qu'ils supplient les puissants finissent par obtenir des grâces.

Elle se ferait si humble ! elle se prosternerait dans la poussière des dalles. Elle n'avait pas de guérison temporelle à demander pour elle-même ; elle était jeune, forte, de santé parfaite ; mais son pauvre jeune cœur souffrait si cruellement ! Non seulement Alba souffrait de la colère de son père ; mais aussi elle avait besoin de revoir un ami cher ; et elle criait :

« Vierge sainte, faites-moi connaître la retraite où s'abrite l'ami de mon enfance. Faites-moi aussi savoir ce qu'il est devenu. »

Et elle se répétait de plus en plus angoissée :

« Est-il encore en ce monde ? ou bien a-t-il cessé de vivre ? »

(La suite prochainement.)

tionaux parce que ce sont les plus méchants. Ils n'ont pas de discipline ; ils n'écoutent rien ; ils sont méchants. La troupe de ligne a un peu plus de subordination. Lorsque les volontaires ont passé par ici, il croyaient y rester. Il disaient en passant devant la Cour en regardant les armes du Prince : « En bas, en bas ces armes ! demain elle n'y seront plus, on mettra à leur place des fleurs de lys ». Il n'y avait de sorte de bravardes qu'ils ne fassent jusqu'à dire qu'ils iraient jusqu'à Vienne détrôner l'empereur. Sur ça un vieux militaire de leurs camarades, leur dit « ah ! mes enfants, vous avez encore une bonne journée à faire avant que d'être à Vienne, croyez-vous qu'il n'y a pas de monde de l'autre côté du Rhin ? » Ils disaient que notre pays était à la France, qu'il l'avaient conquis. Ils faisaient déjà les maîtres. De toutes ces bravardes, on n'en a encore pas vu d'autres effets que la gêne d'être obligés de les loger. Les armes du prince sont encore à leur place, et les volontaires ne sont pas restés ici (*). Le général de Ferrière n'a gardé ici que des troupes de ligne, le bataillon de Touraine qui a été relevé par le régiment de Guyenne soit le 21^e régiment : Touraine est le 33^eme. Il y avait ici le premier bataillon de Guyenne et les grenadiers, l'autre bataillon était réparti à Develier, Courtételle, Courroux, Soyhières, le pré de Voète.

(A suivre.)

L'ART DE VIVRE

Conseil aux femmes.

Savoir s'assimiler au milieu où le hasard des jours nous transporte est le secret de se faire aimer et par suite d'être heureux. Rarement la vie s'accomplit dans le même cercle — ce qui finirait par être bien ennuyeux — il est donc indispensable d'assouplir son âme comme son corps et de lui apprendre à évoluer dans tous les milieux avec aisance, à se faire à l'existence ambiante, à s'y plaire et à en tirer, au point de vue agrément, le meilleur parti possible pour soi et les autres.

Par exemple, une jeune femme est appelée par son mariage à quitter la famille, la ville, le centre de son enfance ; d'autres usages, d'autres pensées vont entrer dans le cercle intime de son être, elle va se trouver dépaylée.

Or, si elle sait s'assimiler, elle se fera aimer et sera heureuse ; si elle reste ironique, moqueuse, roide ou simplement attachée aux anciennes coutumes, elle ne plaira pas et sera mal jugée.

En causant avec soi — ce que nous faisons tous volontiers — on s'aperçoit facilement de deux influences en nous, deux courants contraires se heurtent, se croisent et ne s'assimilent guère. Ce sont les deux principes et les deux natures de notre individu, qui luttent et se dominant selon que la volonté s'arme en faveur du bien ou du mal. Quand ce dernier triomphe, l'âme s'affaisse vaincue, l'extérieur reflète la fatigue, le désordre, l'ennui et la tristesse.

(*) Le général de Gustine, avant de partir de Delémont, harangua la troupe, surtout les militaires qui devaient demeurer en ville et leur dit qu'il avait appris avec douleur que quelques-uns avaient proféré des propos injurieux contre la personne de Son Altesse, et même dit qu'il fallait arracher ses armoiries. Ils les a exhortés de parler plus respectueusement du prince-évêque, de respecter les lois et les autorités de bons alliés, en menaçant de faire punir sévèrement les transgresseurs.

L'entourage souffre, la sympathie s'enfuit, on est devenu l'inverse de l'aimant.

Quand le bien — frère du beau — l'emporte, l'âme se hausse à fleur des lèvres, des rayons radians partent du cœur et constituent autour de nous le cercle magnétique du bonheur.

Il est très simple d'arriver à ce but en cherchant à s'assimiler aux êtres et aux choses, en s'arrangeant de manière à faire partie du bloc sur lequel on est tombé. C'est même amusant, on y trouve l'illusion de plusieurs existences, d'un autre « moi ».

La jeune femme quitte la grande ville, elle aime, elle a donné sa foi à celui qui l'emmena, elle part joyeuse. Après l'installation dans la petite ville terne, elle s'alarme, s'ennuie, se désole. Elle attriste par la vue de son visage mélancolique, elle trouve tout mal, le dit et on n'entend plus que « chez nous on dit ceci, à Paris on fait cela ».

Et les vieux parents songent que le nid est troublé par la venue de cet oiseau exotique dont le chant est une lamentation.

Si, au contraire pensant des choses pénibles et voyant ridicules des usages surannés, elle garde en elle son sourire — car il est très drôle de rire en dedans — et n'a que des approbations douces pour ce qu'elle ne peut changer, tout en inclinant vers le mieux ce qui est susceptible de glisser hors des vieilles rainures, on la trouvera charmante, elle sera fêtée, admirée, aimée.

Dans tous les mondes on peut d'ailleurs trouver un sujet d'attraction pour soi, en observant, et alors la conversation devient intéressante pour tous. Aller dans une ferme et causer de littérature serait stupide ; aller dans un presbytère et y causer théâtre ou chiffons serait odieux.

A l'Exposition, à une fête privée, dans un palais de la rue des Nations, il y avait parfaitement incognito, le souverain du pays : il s'amusait énormément, s'intéressait à tous les gens invités dont la société était passablement panachée. Il allait de groupe en groupe, se mêlant à la conversation et trouvant un à-propos pour chaque sujet. On ne le devinait pas du tout et, si un personnage de son entourage ne s'était « coupé » en lui parlant, les visiteurs n'auraient jamais rien su...

L'art de s'assimiler est aisé à conquérir, il participe de la bonté et de l'intelligence. Une sotte fierté fait dire : « Je ne vais pas chez ces gens, ils ne sont pas de mon monde. » La bonté fière fait dire : « Je vais où je dois aller et trouve partout l'agrément. » La position de l'époux force souvent à ne pas choisir ses relations, à entrer dans des salons où rien autre que l'obligation n'attire. Si on veut, on s'y plaira le temps nécessaire à la visite, on trouvera un joint, une idée assimilable au genre du propriétaire qui pensera lorsque vous le quitterez : « Quelle femme aimable », au lieu de dire : « Quelle dinde » si vous êtes restée roide en « service commandé ».

Oh ! l'art de se faire aimer n'est pas très difficile à apprendre, il a deux ailes : le cœur et l'esprit. Deux ailes qui ne battent jamais l'une sans l'autre, qui sont inséparables, car le cœur guide l'esprit et l'esprit entraîne le cœur.

RENÉE D'ANJOU.

GRAND'MAMAN

Je suis dégoûté du cheval !

Vous croyez peut-être que c'est pour en avoir trop mangé pendant le siège, à mon corps, ou, du moins, à mon estomac défendant...

Erreur !

Ou bien vous vous figurez que j'ai un essai malheureux d'adhésion à la section des hippophages...

Vous n'y êtes pas !

Si je suis dégoûté du cheval, c'est tout bonnement parce que cette sale bête (elle a du poil aux pattes !) m'a fait rater mon mariage. Une dot énorme ! Et une fiancée... Ah ! quelle fiancée ! Enorme aussi, la fiancée : Mlle Adélaïde Soupié.

Je me serais donc pour ma part, parfaitement accommodé de l'aimable embonpoint d'Adélaïde.

Mais va-t'en voir s'ils viennent ! Il y a eu un cheveu !

Et quel cheveu !... Un cheval !

Oui, je suis la victime de la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite. Conquête absurde — oh ! combien ! — et dangereuse — incommensurablement.

Je vous vois d'ici sourire (ma vue est excellente) et je vous entends (j'ai l'ouïe très fine) murmurer d'un air plutôt égayé :

— Bon, encore un que sa monture à semé, l'autre matin, sur le Cours-la-Reine.

Eh bien ! j'ai le regret de vous annoncer qu'une fois encore, vous vous introduisez l'index très profondément sous l'arcade sourcilière. En d'autres termes, vous vous mettez le doigt dans l'œil. Car je suis d'autant plus difficilement désarçonné que je ne monte jamais à cheval !

Et que serait, du reste, la chute la plus douloureuse auprès de la catastrophe dont je viens d'être victime !

Vous en exigez le récit ?

Alors, laissez-moi reprendre les choses d'un peu haut.

Je suis joueur... Mais non pas de ces joueurs mesquins à qui suffisent le loto patriarcal ou le nain jaune des familles.

Ce qu'il me faut, à moi, ce sont les émotions de la roulette, la fièvre du baccara, le péril des opérations de Boursé et surtout... oh ! surtout... la folle agitation des hippodromes. Ah ! les courses, les courses... Ma passion, ma vie !

Le pesage, le drapeau du starter, le départ, les cris : « A 5 je donne. — Hip ! hip ! hurrah ! — Comme il veut, dans un fauteuil... — Au petit galop, les mains basses ! »

Et puis la déveine, la guigne noire et les réflexions d'après coup :

— Parbleu ! c'est absurde. C'est *Machin* que j'aurais dû prendre !

Je ne sais, en effet, pas pourquoi c'est précisément le cheval qu'on devrait prendre qu'on ne prend jamais !

Il y a du symbole, là-dessus !

Or, j'avais, quant à moi, tellement... symbolisé, qu'un beau matin je m'éveillai dans des dispositions matrimoniales que je ne m'étais pas soupçonnées jusqu'alors.

L'homme n'a pas été créé pour vivre seul... surtout quand il n'a plus le sou : c'est en vertu de cet adage que je me laissai conduire par mon notaire à l'Opéra-

Comique, afin d'y faire la connaissance de Mlle Adélaïde Soupié. Je plus, la dot me plut et, huit jours après la présentation, il fut décidé que l'on convierait, pour le dimanche suivant, à la signature du contrat chez mes futurs beaux-parents, le ban et l'arrière-ban des Soupié de Paris, de la province et même de l'étranger.

Parmi cette avalanche de Soupié, on m'avait bien recommandé d'avoir des égards particuliers pour la vieille grand-mère d'Adélaïde, une bonne dame qui avait la discrétion d'habiter loin de la capitale et d'être d'une santé assez chancelante pour justifier toutes les *espérances*.

J'étais animé des meilleures intentions, et tout se fût évidemment passé le mieux du monde, si...

Mais aussi je vous demande un peu pourquoi la Société des steeple-chases de France s'avisait d'utiliser la piste d'Auteuil ce dimanche-là ?

Dieu m'est témoin, pourtant, que j'hésitai longtemps. Mais, à l'instant où j'allais peut-être triompher de la tentation, un ami (les amis n'en font jamais d'autres) vint m'offrir un *tuyau*... certain ; des deux juments de prix qui se disputaient les faveurs du *betting* et que le programme dénommait l'une *Danse-du-Ventre* et l'autre *Grand-Maman* ; c'était cette dernière qui devait mériter seule la confiance des parieurs.

Et tout en déplorant le sans-gêne de cette fin de siècle qui baptise si irrévérencieusement de vulgaires cavales, je me laissai entraîner à Auteuil, où je *pointai* sur *Grand-Maman* comme un simple sapeur du génie.

Fatale inspiration ! Cette rossinante se comporta comme le dernier des chevaux de fiacre et ne fut même pas placée !

Aussi vous pouvez vous faire une idée de ma tête, le soir, à la petite sauterie des Soupié !

J'étais tellement absorbé dans mes tristes souvenirs, tellement occupé à vouer l'animal artisan de ma ruine à la fureur de toutes les divinités infernales, que j'en oubliai la vieille grand-mère asthmatique dont il me fallait à tout prix conquérir les bonnes grâces.

Sans doute pour me rappeler à un plus juste sentiment de la réalité, Mlle Adélaïde vint me relancer jusque dans le petit fumoir, où je cherchais à étouffer mes remords sous d'épais nuages de nicotine.

Il fallut me résigner à la valse de rigueur.

Dès les premiers tours, ma fiancée me demanda :

— Eh bien ! monsieur, Léon, vous ne me dites rien de grand-maman ?

O rage ! ce nom maudit. Ah ça ! comment savait-elle ?

Et, sans même me donner le temps de la réflexion :

— *Grand-Maman* ! Ah ! la vieille haridelle efflanquée. En voilà une dont je vous engage à vous méfier ! S'il ne tenait qu'à moi, elle ne serait pas longue à faire connaissance avec l'équarrisseur... Du reste, je... Eh bien ! Mademoiselle... qu'est-ce que vous avez donc ?

Adélaïde venait de se pâmer dans mes bras !

Ce fut un trait de lumière.

O quadruple gaffe ! J'avais confondu madame son aïeule avec le carcan qui m'avait si bien étrillé !

Je ne jugeai pas à propos d'entreprendre de me justifier. Aussi bien Adélaïde, revenue à elle, poussait déjà des cris d'orfraie,

en me traitant d'assassin, et je n'eus que le temps de m'esquiver pour échapper à la vengeance de toute la tribu des Soupié !

Si vous croyez qu'il n'y a pas de quoi être dégoûté du cheval ! Depuis ce jour-là, je ne peux plus en voir un, même en peinture, même dans le pot-au-feu.

Et voilà comment je suis devenu cycliste.

LÉON VALBERT.

Un partage difficile, mais possible

Un brave paysan possédant trois fils, voulut les récompenser en proportion de leurs services et de leur âge ; il leur proposa de partager les dix-sept bœufs qu'il possédait dans les proportions suivantes :

A l'aîné, la moitié des bœufs ;

Au deuxième, le tiers ;

Au troisième, le neuvième.

La proposition fut d'abord acceptée ; mais après un premier examen, les jeunes gens se recrièrent parce que, pour faire ce partage, il fallait selon eux tuer et découper un ou deux bœufs, et qu'ils désiraient conserver toutes les bêtes intactes.

En effet, selon les indications du père, le premier fils devait recevoir 8 bœufs et demi ; le second 5 bœufs et le tiers de 2 ; enfin le troisième, 1 bœuf et le neuvième de 8 bœufs.

Cependant, le bonhomme leur démontra que la chose n'était pas aussi difficile qu'elle paraissait et fit le partage à la satisfaction de tous.

Comment s'y prit-il ?

Cher lecteur, nous ne voulons pas vous faire attendre la solution jusqu'au prochain numéro, nous vous la donnons de suite.

Le paysan s'en fut trouver un de ses voisins et lui emprunta un bœuf pour quelques heures : ce qui porta son troupeau à dix-huit têtes.

Puis s'adressant à l'aîné de ses fils, il lui dit :

— D'après mon compte, la moitié de dix-sept bœufs est de huit et demi ; eh bien ! comme mon troupeau est augmenté, je t'en donne la moitié, soit neuf bêtes ; tu as donc plus que je ne t'ai promis.

— Toi, dit-il ensuite au second, tu auras également plus que ta part, puisque le tiers de 17 est de 5.65, je vais te donner 6 bœufs soit le tiers de 18.

— Et toi dit-il au troisième, tu vas avoir le neuvième de 18, ce qui te fera deux bêtes.

— Etes-vous contents ?

Il est vrai qu'il reste un bœuf que j'ai emprunté pour faciliter nos comptes et que je vais rendre. Mais le partage est bien selon nos conventions, car $9 + 6 + 2$ égalent bien les dix-sept bœufs que j'avais promis de vous partager.

LOUIS DE VALLIÈRES.

LETTRE PATOISE

Dà lai Côte de mai.

Oh ! les vélos ! Oh ! les vélos ! Say point djäsay ; que d'ichétioires ay raconterint ! To les